

Vie de James Ensor

Elle commence ainsi, cette vie de James Ensor :

Au bord de la Mer du Nord vivait un vieil enchanteur, un jeune novateur, un homme d'une autre planète, un homme qui disait qu'un plus deux égale quatre, au bord de la Mer du Nord, dans une ville de crabes, d'huitres, de raies, à Ostende vivait le plus grand révolutionnaire de la peinture du XIXe et du XXe siècle. Lentement, il avait fait son chemin, il avait tracé sa route parmi les ombres des nuits calmes. Et subitement son nom courait, volait, était sur toutes les lèvres, celle des amis, des adversaires et des profiteurs. Et lui, il jouait de l'orgue, organiste, dentiste grimaçant, expressionniste, impressionniste, phare et maître auquel on tressait des louanges et une couronne de baron (rien que cela). Et il était fier de jouer aux cartes avec le pharmacien, lui un peintre-baron, un baron-peintre, mais il fut d'abord un rapin obscur, un enfant inquiet, un craintif, incapable d'être autre chose qu'un artiste, un homme qui souffre, qui crie, qui injurie les autres et soi-même, un homme né pour la douleur, un infirme sans signes extérieurs de maladie, mais un mal intérieur, un mal brûlant, un incendie qui couve, qui éclate, brûle l'homme et celui-ci jette sa furie sur la toile, une œuvre nouvelle vient de naître, un chef-d'œuvre. Ensor : instinct et intelligence, grand travailleur, solitaire, ce provincial a fait d'Ostende un carrefour de l'art, un centre artistique, un va-et-vient entre les capitales, entre les villes du monde.

Chacun voulait approcher le « phénomène » : un homme qui aimait surtout la solitude, Albert Einstein, Stefan Zweig, Emile Verhaeren furent ses familiers et combien d'autres, moins illustres peut-être mais la plupart des hommes de bonne compagnie, des esprits forts, des types gais, amoureux de la vie, contents de vivre, de tâter la vie vivante projetée sur la toile par le Maître d'Ostende.

C'est un art de choc, un art « bizarre » pour certains, « pourquoi peint-il des masques? ». Pourquoi? Parce que le masque permet à l'homme de devenir quelqu'un d'autre, l'homme se refait ainsi une autre peau, s'invente un nouveau corps, bouscule les traditions, retourne vers son passé, rejoint la période où il ignorait encore les soucis matériels. Le masque c'est un autre visage, c'est la grimace, c'est l'opposition à ce qui existe, c'est la rébellion contre les parents, la révolte contre les idées toutes faites, c'est le retour de l'homme vers l'enfance et la poésie. Les grands ne comprendront jamais qu'ils sont des intrus dans le domaine des enfants. Le juge n'est pas le coupable mais le juge condamne parfois un innocent, un malade mental, un artiste (Baudelaire ou Verlaine). Le masque donc c'est le retour aux sources, le retour vers un monde lointain, un dépôt du passé dans les veines de l'artiste, du peintre James Ensor.

Né en 1860, il est le plus moderne des peintres, un moderne utile, nécessaire, un héros de la peinture, un précurseur, un peintre tragique (j'insiste)

qui s'est expimé dans des compositions saisissantes qui emportent immédiatement notre admiration.

C'est un peintre, un graveur, un dessinateur, dont le trait fin, la mise en page soignée, la sûreté du trait, la légèreté de la main sont stupéfiantes. Chez lui rien n'est lourd. Il peint en point d'exclamation, en virgule, en morse, c'est le plus lyrique de nos peintres, non point un pleurnicheur. Il se venge sur le papier à dessin pour mieux se connaître pour ridiculiser ceux qui pour vous guérir vous assassinent légalement, pour mieux vous défendre vous enferment derrière des barreaux. Et le Christ intervient dans ses compositions comme un témoin à charge. Ses premières grandes œuvres connues maintenant du grand public datent des années 1880 : « Le Lampiste » ou « Le Chou », « L'Après-midi à Ostende » ou la « Musique Russe » du Musée Moderne de Bruxelles. Mais le vrai Ensor, l'humoriste, le fantaisiste, l'amateur de squelettes, de visions naîtra, se découvrira deux années plus tard. Maintenant il travaillera avec acharnement pour « sortir » bientôt les « Masques Scandalisés » et les toiles s'ajoutent aux toiles. C'est toujours l'insuccès, sauf qu'il est bien entouré d'hommes de lettres qui le suivent déjà à la piste, hommes de plumes, hommes de flair, amis qui vivent souvent dans l'insouciance, mais qui discutent, parlent, Ensor n'a pas besoin d'encouragements. Il travaille, il peint, il grave, il dessine, c'est un phare dans la nuit, un poteau indicateur, une étoile, un poète qui peint une « Raie » (1882), des « squelettes voulant se chauffer » (1889) ou des « cuisiniers dangereux » (1896) et d'autres toiles. Mais c'est surtout un homme qui « sait arranger », qui sait instinctivement faire des assemblages heureux de couleurs différents (cela paraît si facile lorsque l'œuvre est terminée) que lui-même doit s'admirer secrètement. Un homme comme Ensor ne devait pas être modeste, il avait le droit de se vanter, de se faire valoir autrement que les autres, et pourtant il était simple comme un jeune homme qui s'embarque dans la vie, sans la triste expérience des générations qui l'ont devancé.

Etre jeune et être un artiste c'est connaître la misère morale. Un artiste jeune est toujours un malheureux qui s'obstine à combattre dans un monde qui le méprise. Mais le talent réel est parfois récompensé après combien de batailles, de gémissements, de rancœurs, de rancunes rarement assouviées. On a beaucoup parlé de son « œuvre étrange » mais son œuvre entière paraît étrange au premier abord : elle est celle de l'homme Ensor. Elle existe parce qu'elle est universelle, qu'elle s'adresse à tous les hommes, elle date d'un temps où l'art était le fait de l'artiste; l'art n'était pas encore dirigé, conduit par la main d'un conseiller soi-disant artistique. C'était bon ou mauvais selon le degré de talent et de maîtrise de l'artiste. Le facteur économique n'intervenait pas malgré que l'artiste vivait souvent d'un morceau de pain frotté d'ail, d'eau ou de vin (en France). Mais sa vie lui appartenait. L'artiste était libre de faire ce qu'il jugeait bon de faire. Et Ensor n'a pas oublié de regarder autour de lui, de « raconter » la vie de province ou de décrire des types populaires. On l'aime pour ses « sujets étranges », pour ses masques, pour sa tentation de Saint-Antoine, on aime le « cas » d'Ensor mais quel habile technicien, quelle perfection dans tout ce qu'il entreprend, c'est cela surtout qu'il faut dire, répéter et dire et redire aux amateurs. Un artiste est comparable à une flamme qui lentement dévore tout sur son chemin mais donne sur-

tout une lumière nouvelle, une perspective neuve à un simple coquillage, à un paysage de toits, à une nature morte... de poissons de la Mer du Nord. Ses œuvres sont des dates importantes dans l'histoire de l'art contemporain : 1880, 1882, 1896, 1900. La belle époque... Ostende et Ensor sont les doigts d'une main. Ils sont complices. On les renvoie dos à dos. Ensor n'est pas autre chose qu'un homme qui habite la mer, qui est en contact avec la marée haute, qui observe la vie mouvementée de la mer. Mais Ensor c'était quelqu'un qui s'appuyait sur la réalité des choses qui l'entouraient. Il capte la lumière, l'introduit dans son œuvre comme une note juste.

Sa mère vendait des coquillages pour le faire vivre tandis que, lui, il disait en 1880 : « J'entrevois une peinture nouvelle. » Il a réussi. C'est beau de réussir, de s'imposer..., mais on n'oublie jamais les misères de la jeunesse.

Ainsi se termine la vie de James Ensor, du baron Ensor, fils d'Ostende, qui a redonné une vie nouvelle à l'imagination, à la poésie, à l'art. Quel homme! Quel plaisir de rêver à lui et de rêver Ostende à travers lui!

Ernest GORBITZ.

Il existe un court métrage cinématographique intitulé : *Le Réveil d'Ensor*. Cette bande sort des sentiers battus. Elle a été réalisée grâce à la collaboration entre le peintre Jean-Jacques Gailliard et le réalisateur Henri François. Les personnes qui s'intéressent à ce film peuvent écrire à l'adresse suivante : 12, rue Franz Gailliard, à Bruxelles.



(Photo Robelus)

Ostende.

(Cliché C.G.T.)